

LES LETTRES *Et* LES ARTS

revue suisse de critique littéraire et artistique

octobre-décembre 2011

Alexandre Soljénitsyne
Portrait avec un texte insolite de l'auteur

Grand entretien exclusif avec Mario Botta / **Carte blanche** à Philippe Forest
Le Contemporain Nina Fowler / www.les-lettres-et-les-arts.com



N°10 CHF 21.- / 16 €



9 772235 027008 10

LES LETTRES LES ARTS

Cahiers suisses de critique littéraire et artistique

N°10 octobre-décembre 2011

[*Sommaire*]

5

LES LETTRES

[*Propos d'auteur*]

Grand entretien exclusif avec
Mario Botta

13

[*Lettres d'ici*]

Théophile Gautier – Eric Fottorino
Metin Arditi – Mazarine Pinget
David Foenkinos – Pierre Péju
Valentine Goby – Alain Jaubert
Carole Martinez – Hubert Haddad
Michèle Halberstadt – Lilyane Beauquel

22

[*Lettres d'ailleurs*]

Caterina Bonvicini – Ursula Priess
Sofi Oksanen – Evelyn Juers
Frédéric Prokosch – Lino Novás Calvo
Gertrud Leutenegger – Andrea Vitali
Emma Donoghue

31

[*Les idées et les hommes*]

Chateaubriand – Roger Francillon
Patrick Modiano – Laura Murat
Christophe Colomb – Théophile Gautier
Narcisse – Aragon – Philippe Terrier
Carol Tarvis & Elliot Aronson

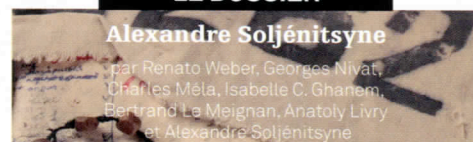
41

CARTE BLANCHE

À Philippe Forest
« *Fabulations des filles de la mémoire* »
Roman et Histoire

49

LE DOSSIER



81

LES ARTS



85

[*En Suisse*]

Le Surréalisme à Paris
Les paysages de Max Beckmann
Ernest Biéler
Cuno Amiet

97

[*À l'étranger*]

Le Paris de Cézanne
Des jouets et des hommes

104

[*Histoires et autres histoires*]

Guillaume Tell assassin ?
La (Re)naissance de la faïence

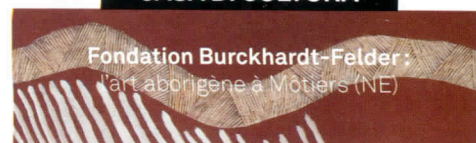
109

[*Livres d'art*]

Le Triptyque du Buisson ardent
Photos de famille
Les sculpteurs femmes
Les objets de l'art contemporain
Les Châteaux des Croisades

115

CASA DI CULTURA



Richard Stiplot, *Derision (front)*, 2011. →
Clay, oil paint, 33 x 80 x 25 cm,
Edition 1 of 3,
© Courtesy Galerie Dukan & Hourdequin, Paris

Soljénitsyne et la République régicide

PAR ANATOLY LIVRY

«Ihr Prediger der Gleichheit, der Tyrannen-Wahnsinn der Ohnmacht schreit also aus euch nach „Gleichheit“: eure heimlichsten Tyrannengelüste, verummummen sich also in Tugend-Worte¹ !»

Friedrich Nietzsche,
Also sprach Zarathustra

Plus de quatre décennies se sont écoulées depuis le discours prononcé par Soljénitsyne lors de la cérémonie où lui fut remis son prix Nobel de littérature, logos remarquable pour notre époque car à la fois confiant dans le destin de l'humanité et foncièrement classique, donc pessimiste. L'Académie royale de Stockholm a entendu ces paroles où la France, la pensée française et les lettres françaises n'occupaient pas une place négligeable. Ainsi, se comparant à ses prédécesseurs, Soljénitsyne considère l'allocution d'Albert Camus comme le sommet de tous les discours des lauréats et affirme que c'est exclusivement grâce à un autre «nobélisé», François Mauriac, et aux proches de celui-ci – et non grâce aux Américains ou aux Russes – qu'il reçoit cette distinction suprême pour un homme de lettres².

Cependant, l'importance accordée par Soljénitsyne à tout ce qui est lié à la France ne date pas de 1970. Bien avant, déjà, la dissection du passé de ce pays occupait une place primordiale dans ses écrits, constituant même l'un des piliers de sa réflexion. Né quasi en même temps que l'explosion bolchevique d'Octobre et endoctriné à cet «*optimisme romantique russifié*» que fut le marxisme-léninisme – et

ce également pendant une partie de son incarcération pour causes idéologiques, malgré les tortures qui lui furent infligées³ –, Soljénitsyne mûrit et prend en considération l'essence criminelle de toute «révolution» si celle-ci ne se conçoit pas au sens littéral du terme, autrement dit comme un «retour aux origines». Il estime que la Révolution française est responsable, via ses disciples, des supplices doctrinaux infligés à sa patrie: «*De nombreux procédés cruels de la Révolution française ont été docilement appliqués sur le corps de la Russie par les communistes léniniens et par les socialistes internationalistes*⁴.». En résulte un «être idéologisé» dépourvu de tout bon sens, arraché à sa communauté, à ses liens ancestraux et fixant son regard sur un «*avenir radieux*», créature capable de toutes les atrocités et qui les commet frénétiquement puisqu'elle devient une parcelle déshumanisée d'un système aussi meurtrier que lui et, au bout du compte, autodestructeur.

Or, tous les éléments qu'il avait identifiés dans la «*bête génitrice*» française, Soljénitsyne les retrouve aisément tant dans le passé de son pays que dans toutes les tyrannies qui lui étaient contemporaines, notamment dans l'Allemagne gouvernée par les Nationaux-Socialistes. Par ailleurs, Soljénitsyne, en véritable historien, consultant les archives accessibles mais également les ouvrages publiés par les anciens bourreaux, dresse un inventaire du nombre de victimes, ce qui lui permet de se rendre compte du fait suivant : depuis les années 1790, la Terreur avait bénéficié d'un progrès hors du commun et la valeur de la vie humaine a connu un recul sans précédent durant les décennies suivant le putsch d'Octobre. Ces considérations numériques mises à part, les bases de la Révolution française et du régime ayant instauré les camps de la mort contemporains sont identiques. La Russie a, elle aussi, eu sa prise de la Bastille, sa Terreur, sa Vendée, ses «guerres patriotiques» et même son «Bonaparte», bien que sans aucune Restauration, ce que Soljénitsyne admet de diverses façons: «*nous avons eu notre Vendée. Et même plus d'une.*»

¹ «Prêtres de l'égalité, la tyrannique folie de votre impuissance réclame à grands cris l'«égalité»: votre plus secrète concupiscence de tyrans se cache derrière des paroles de vertu !»

² Alexandre Soljénitsyne, *Discours du Prix Nobel*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1974, pp. 40 et 58.

³ Cf. Alexandre Soljénitsyne, *L'Archipel du Goulag*, Paris, YMCA-PRESS, 1989, t. 1, pp. 144, 477 et suivantes.

⁴ Alexandre Soljénitsyne, «Discours du 25 septembre 1993 aux Lucs-sur-Bologne», cité d'après *L'Action française 2000*, 4 – 17 septembre 2008, p. 9.

L'AUTEUR

Anatoly Livry, docteur ès lettres et lauréat du prix littéraire Marc Aldanov (2010, New York), enseigne à l'Université de Nice-Sophia Antipolis. De langues russe et française, il est l'auteur d'un livre très remarqué, *Nabokov le nietzschéen* (Hermann, 2010).

← Bernard Pivot, Nikita Struve, Alexandre Soljénitsyne et Claude Durand pendant l'enregistrement de l'émission *Apostrophes*, Cavendish, 1983.



Des centaines de pages de *L'Archipel du Goulag* illustrent l'inéluclabilité du sacrifice de millions de Soviétiques et d'étrangers, le Goulag étant fondé par Lénine dès son arrivée au pouvoir: «*nous pouvons remarquer que l'idée principale du Goulag – les travaux forcés – fut introduite dès le mois suivant les événements d'Octobre 1917*⁵»; une fois le principe des bagnes socialistes énoncé par Lénine, il ne manquait que les moyens techniques, acquis avec le temps. L'«*homme socialiste*» y apparaît comme marqué par l'atavisme car il renie des siècles d'acquis de la culture occidentale. Il ne peut donc pas ne pas commettre de crimes. Le juge soviétique pratique une véritable Terreur et condamne le délit idéologique même si celui-ci n'existe qu'au stade d'intention, pratiquant ainsi une «*dialectique révolutionnaire*⁶» d'interprétation du code pénal. L'on n'est plus en présence d'un «*inquisiteur*» mettant à la question en vue d'extorquer la vérité, mais d'un fonctionnaire d'un État esclavagiste soucieux d'apporter, dans les plus brefs délais, un bétail humain en quantité suffisante à l'industrie socialiste. Par cette réprobation permanente de la «*dialectique*», l'on peut comparer Soljénitsyne au Nietzsche de l'époque de la *Naissance de la Tragédie* qui fustigeait un Socrate vulgarisateur de la philosophie, car trop optimiste – comparaison qui pourrait peut-être déplaire à Soljénitsyne lui-même.

Dans son entreprise de provocation envers la «*terreur révolutionnaire permanente*», ses acteurs (retraités à l'époque de la rédaction de *L'Archipel du Goulag*) et leurs héritiers dirigeants soviétiques, Soljénitsyne va jusqu'à mettre en parallèle les actes de la NKVD et de la Gestapo – toutes les deux usant

de l'antisémitisme si celui-là était nécessaire pour l'enquête⁷ –, s'appuyant, pour ce faire, sur l'examen des cas de ceux qui furent prisonniers à la fois de l'un et de l'autre organisme. L'écrivain rend alors justice à la police politique nazie qui se serait comportée comme une authentique «*inquisition*»: c'est la vérité qui l'intéressait et, lorsque le détenu réussissait à démontrer son innocence, il était élargi; au contraire, leurs confrères soviétiques pratiquaient la torture dans le but exclusif d'arracher un aveu signé, ce qui leur permettait de faire croître l'armée des esclaves du Goulag sur laquelle, depuis des décennies, se fondait l'économie de l'URSS: «*on torturait dans les deux cas, mais la Gestapo malgré tout cherchait l'authenticité des faits, et lorsque l'accusation fut levée, Divnitch fut libéré*⁸.»

Quant à la gestion du colossal empire pénitencier soviétique, Soljénitsyne évoque son fonctionnement criminel à tout niveau, voire le lien quasi fraternel existant entre les fonctionnaires et les truands professionnels – ces «*frères de classe prolétaire quelque peu égarés*» –, démontrant ainsi l'essence contre-nature de la tyrannie socialiste, ce système civique où le banditisme, incarné par Staline, s'étant accaparé du pouvoir suprême, se reproduit à tout niveau. L'URSS serait, par conséquent, une véritable «*voyoucratie*⁹» si l'on se réfère aux descriptions que donne Soljénitsyne de l'univers carcéral de son pays dès 1958. Il reprend la façon dont Orwell présente le «*Goulag*» de l'Océanie¹⁰ allant jusqu'à emprunter, tout au long de *L'Archipel du Goulag*, sa terminologie idéologique – d'ailleurs Soljénitsyne saluera la perspicacité de l'écrivain anglais dans son discours de Prix Nobel¹¹.

⁵ Alexandre Soljénitsyne, *L'Archipel du Goulag*, t. 2, p. 12 (nous traduisons).

⁶ *Ibid.*, t. 1, pp. 105 et suivantes.

⁷ *Ibid.*, t. 2, pp. 329 – 330.

⁸ *Ibid.*, t. 1, p. 147 (nous traduisons).

⁹ *Ibid.*, p. 516. Nous ne pouvons pas ne pas attirer l'attention du lecteur francophone contemporain sur le vocabulaire utilisé par ces voyous, cette nomenclature du Goulag, pour désigner les dissidents – volontaires ou involontaires –: «*fascistes*», terme en vigueur depuis quelques décennies dans le monde «*intellectuel*» et républicain, auquel nous consacrons cet article, pour qualifier celui qui ne serait pas conforme à l'idéologie dominante, cf. *ibid.*, p. 515, 517, t. 2, pp. 170 et suivantes.

¹⁰ Cf. George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, Faifield, 1st World Library – Literary Society, 2004, pp. 282-283.

¹¹ Alexandre Soljénitsyne, *Discours du Prix Nobel*, p. 50.

Cette attitude de Soljénitsyne, avant et après sa «nobélisation», ne lui avait pas valu que des amis parmi les intellectuels de cette V^e République fortement idéologisée, qui fut non seulement son hôtesse durant son exil, mais également le pays où son œuvre complète fut publiée en langue originale. En effet, la République française n'a toujours pas, jusqu'à ce jour, fait repentance de ses exactions perpétrées durant la Terreur à Paris ou en Vendée; cette république où des rues et des écoles portent les noms de terroristes et des tortionnaires de Moscou et de Petrograd. N'est-ce pas pour cela que Soljénitsyne, figure emblématique apparaissant avec tout son charisme dans le monde littéraire et médiatique français des années 70 et ultérieures, s'est attiré maintes critiques de ce que l'on appelle en France le «milieu de gauche»? Soljénitsyne serait donc un «Kravtchenko nobélisé», le procès en moins; il est le précurseur des travaux aboutissant au *Livre noir du communisme*.

Conséquence du choc que fut Soljénitsyne pour les personnes justifiant, à divers degrés, les crimes socialistes russes et défendant toujours les bases idéologiques qui ont permis les génocides susmentionnés: le semi-silence et les remarques malveillantes, souvent malhonnêtes, visant l'homme et l'œuvre. Soljénitsyne en est conscient et rétorque à ses détracteurs par un acte bien réel: déjà édité dans son pays natal, l'écrivain choisit, pour revenir en France, un événement que nous pouvons considérer comme franchement antirépublicain, à savoir l'inauguration d'un monument à la mémoire des victimes de la Terreur en Vendée le 25 septembre 1993. Soljénitsyne déclare même lors de cette visite que la commémoration vendéenne serait pour lui une démarche tout à fait logique pour rendre hommage aux victimes du génocide de l'URSS. En effet, la «Vendée russe» avec ses quinze millions de déportés fut, selon Soljénitsyne, la fondatrice du Goulag¹² et, comme soucieuses de parfaire cette ressemblance, les «colonnes infernales» soviétiques choisirent, pour désigner la population à exterminer ou à réduire en esclavage, le même terme que les terroristes parisiens: «brigands».

Ce passage en Vendée – véritable manifestation contre-révolutionnaire – est d'autant plus intéressant que Soljénitsyne, encore citoyen de l'Union Soviétique, propose aux dirigeants communistes de renoncer à l'internationalisme prolétaire, à cet optimisme qui pousse cette doctrine destructrice à contaminer de son «progrès civique» la planète entière. En vrai «maurassien», Soljénitsyne les incite à s'occuper du



↳ Troïtse-Lykovo, juillet 1998.

«pays réel» de la Russie tout en explorant son Extrême-Orient avec la Sibérie; que les chefs du Kremlin laissent à leur sort les «révolutions» latino-américaines, asiatiques et africaines était, pour Soljénitsyne, aussi important que de se renforcer face à la puissance de l'avenir et à l'adversaire principal de la Russie qui, selon lui, serait la Chine¹³. Se manifestant ainsi en tant que visionnaire géopolitique, Soljénitsyne préconisait à ceux qui gouvernaient, depuis Moscou, les quinze républiques socialistes, de se consacrer exclusivement à la terre russe, ce qui fut, au milieu de la Guerre froide, un appel à l'autodestruction de l'Union Soviétique. Par conséquent, la venue de ce «Maurras russe» en Vendée, après la dislocation de l'URSS, fut un acte de salut voulu et accompli par un contre-révolutionnaire adressé à une France commémorant les ennemis de la Terreur vaincus, acte effectué en dehors du «pays légal». Cette provocation de la part d'Alexandre Soljénitsyne fut pleinement ressentie par les dirigeants républicains et leurs successeurs. Ainsi, quinze ans plus tard, lorsque Soljénitsyne mourut, aucun personnage officiel de cette République française n'assista à ses funérailles moscovites, et c'est seulement son ancien hôte vendéen, convié par la famille du défunt, qui rendit hommage à la dépouille de l'écrivain. ▀

¹² Cf. Alexandre Soljénitsyne, *L'Archipel du Goulag*, t. 3, p. 361.

¹³ Cf. Alexandre Soljénitsyne, *Lettre aux dirigeants de l'Union Soviétique*, Paris, YMCA-PRESS, 1974, pp. 24 – 27, 36.



©famille Soljénitsyne

Richard Stipl, *Sleep of Reason (detail)*, 2003, →
Beeswax, pigments, oil paint, metal,
14 x 12 x 9 cm each bust,
Edition 6 of 6, Courtesy galerie dukan hourdequin, Paris